Armand Godoy

Traduction

LE CORBEAU

(Edgar Allan Poe, 1809-1849)

ON CONNAIT LA FERVEUR profonde et émouvante que Baudelaire éprouvait pour Edgar Poe.

Il n'avait traduit aucun poème en vers de lui; par contre, il a traduit, comme on sait, toute l'œuvre en prose de son bien-aimé.

D'ailleurs les seules traductions de poèmes anglais en vers faites par Baudelaire sont les « Chansons » et « Le Pont des Soupirs » de T. E. Walmisley. Car « Le Calumet de la Paix » de Longfellow n'est pas une traduction, c'est une imitation.

Quand il finissait ses traductions de la prose d'Edgar Poe, il disait : « Aux sincères appréciateurs des talents d'Edgar Poe je dirai que je considère ma tâche comme finie, bien que j'eusse pris plaisir, pour leur plaire, à l'augmenter encore.

« Il me resterait à montrer Edgar Poe poète et Edgar Poe critique littéraire. Tout vrai amateur de poésie reconnaîtra que le premier de ces devoirs est presque impossible à remplir, et que ma très humble et très dévouée faculté de traducteur ne me permet pas de suppléer aux voluptés absentes du rythme et de la rime.

« Comme poète, Edgar Poe est un homme à part. Il représente presque à lui seul le mouvement romantique de l'autre côté de l'Océan. Sa poésie, profonde et plaintive, est néanmoins ouvragée, pure, correcte et brillante comme un bijou de cristal.

« Edgar Poe aimait les rythmes compliqués et, quelque compliqués qu'ils fussent, il y enfermait une harmonie profonde. Il y a un petit poème de lui, intitulé « Les Cloches », qui est une véritable curiosité littéraire; traduisible, cela ne l'est pas. « Le Corbeau » eut un vaste succès. De l'aveu de MM. Longfellow et Emerson, c'est une merveille. Le sujet en est mince, c'est une pure œuvre d'art. Dans une nuit de tempête et de pluie, un étudiant entend tapoter à sa fenêtre d'abord, puis à sa porte; il ouvre, croyant à une visite. C'est un malheureux corbeau perdu qui a été attiré par la lumière de la lampe. Ce corbeau apprivoisé a appris à parler chez un autre maître, et le premier mot qui tombe par hasard du bec du sinistre oiseau frappe juste un des compartiments de l'âme de l'étudiant, et en fait jaillir une série de tristes pensées endormies : *une femme morte*, *mille aspirations trompées*, *mille désirs déçus*, une existence brisée, un fleuve de souvenirs qui se répand dans la nuit froide et désolée. Le son est grave et quasi surnaturel, comme les pensées de l'insomnie; les vers tombent un à un, comme des larmes monotones. »

En osant parler de ma traduction du « Corbeau », je me permets de transcrire les lettres d'André Gide et de Milosz, surtout parce qu'elles montrent la ferveur qu'ils éprouvaient pour Edgar Poe et leur compréhension si profonde et si juste de cette admirable et douloureuse cantilène :

Paris, 1 bis, rue Vaneau.
30 avril 1929.

Cher Monsieur,

Par une mystérieuse sympathie, j'avais précisément ressorti de ma bibliothèque un de vos livres précédents (vous en avais-je jamais remercié?) et c'est

Dans la douce monotonie
D'un horizon gris et glacé

qu'est venu me surprendre votre gracieux envoi.

Quel extraordinaire musical tour de force, votre adaptation du « Corbeau »! Tout y est : la solennité, le tâtonnement indécis et précis de cette avancée dans les ténèbres, l'implacable netteté du glas, et jusqu'à cette pointe atroce de moquerie funèbre, de macabre ricanement…

Il fallait, pour une interprétation pareille, un poète capable de l'extraordinaire Cantate qu'est votre Drame de la Passion.

Merci. Veuillez croire à ma sympathie bien attentive.

André GIDE.

Paris, 29 janvier 1929.

Cher ami,

Votre traduction du « Corbeau » est une admirable chose.

Que je vous suis reconnaissant, ô Vivant, de me rapprocher ainsi de mes Maîtres morts!

Il y a dans vos strophes d'une coulée surnaturelle tout le bruissement inimitable *de l'original anglais.*

je ne connais pas de plus belle création. *C'est cela, l'Amour.*

Et Baudelaire doit être heureux d'un grand bonheur digne de lui, d'un bonheur jaloux.

Personne n'a jamais reçu de moi un billet comme celui que je me fais une joie de vous adresser.

Yours very sincerely.

O. V. DE L. MILOSZ.

LE CORBEAU

I

Une nuit, dans la pénombre
De ma chambre, lorsque, sombre,
Je cherchais le cœur du Nombre
Au fond des livres aimés,
Certain bruit, certain murmure
Sournois comme un triste augure,
Me rappela la voix pure
Que je n'entendrai jamais.

II

Ah! je m'en souviens! L'aurore
Était loin, – plus loin encore, –
Aussi loin que ma Lénore
– Le Ciel ainsi la nommait; –
Et toujours contre ma porte
Ce doux bruit de feuille morte
Me répétait que ma morte
Ne reviendrait plus jamais.

III

Le froufrou sourd de la soie,
De la purpurine soie
Des rideaux, me fit la proie
D'effrois inaccoutumés.
Mon angoisse était si forte
Que pour la vaincre : « À ma porte »,
– Dis-je – « quelqu'un à ma porte
Frappe donc. Sait-on jamais? »

IV

Mon âme devint plus forte
Et je dis, ouvrant la porte :
« Monsieur, Madame, à ma porte
Je vous fis attendre, mais
Vous frappez de telle sorte,
Doux comme une feuille morte... »
Ah! Ciel! Personne à ma porte!
La nuit seule à tout jamais.

V

Et, regardant loin dans l'ombre,
J'auscultais le cœur de l'Ombre
Et mes fous rêves sans nombre
Et ceux qu'on n'a pas nommés,
Mais le silence sonore
N'avait qu'un seul son : *Lénore!*
Lénore! Toujours! Jamais!

VI

Quand je rentrai dans ma chambre
– Malgré le glacé décembre,
Brûlant, suant dans ma chambre –
Pensant : « Ah! si je dormais! »
J'entendis le bruit. Mon être
Frémit tout : « Quelqu'un peut-être
Frappe encore à ma fenêtre »,
Disais-je, « sait-on jamais? »

VII

J'ouvris, et par la fenêtre
Entra, grave comme un Maître,
Sans saluer, comme un Maître,
Un corbeau des jours aimés
De jadis, et, sans réserve
Aucune, alla sur Minerve,

Sur le buste de Minerve
Qu'*Elle* ne verra jamais.

VII

Et la grave contenance
De l'oiseau, son impudence,
Sa ridicule arrogance,
Ses yeux à demi fermés,
M'ayant induit au sourire,
Je scandai : « Votre nom, Sire,
Dans le Plutonien Empire? »
Le Corbeau dit : « Plus jamais. »

IX

Fort surpris que pour ramage
Eût un oiseau ce langage
Si clair quoique si peu sage,
Je pensai : « Vit-on jamais
Un oiseau sur une porte,
Vous regardant de la sorte,
Comme sculpté sur la porte,
Avec ce nom : Plus jamais? »

X

Mais sur le buste placide
Le corbeau, fier, impavide,
Ayant par ce mot le vide
Fait dans mon âme, « Dormez »,
– Dis-je – « tourments, amours, rêves!
Il s'en ira vers les grèves
Où sont partis tous mes rêves. »
L'oiseau reprit : « Plus jamais. »

XI

Tressaillant à sa réplique,
« Un Maître mélancolique »
– Dis-je – apprit cette réplique
À ses désirs enflammés
Et l'apprit à l'oiseau sombre
Pour entendre en la pénombre
De sa chambre le mot sombre,
Le lugubre « Plus jamais ».

XII

Et, dominant mon malaise,
Je roulai soudain la chaise,
Je m'enfonçai dans la chaise
Devant l'oiseau; je sommais
Mes remords et mon délire,
Le Ciel, l'Enfer, de me dire
Ce que l'oiseau voulait dire
Par ce refrain « Plus jamais ».

XIII

Faisant mainte conjecture,
Sans un mot, sans un murmure,
– Le corbeau sur ma torture
Roulait des yeux enflammés, –
Je caressais la dentelle,
Le velours et la dentelle
De la molle housse qu'*Elle*
Ne pressera plus jamais.

XIV

L'air me sembla-t-il plus dense,
Parfumé par la cadence
D'un encensoir dont la dense
Fumée allait aux sommets
De l'Oubli noir. « Bois, dévore

Ce Népenthès où Lénore »
– M'écriai-je – « s'évapore! »
Le Corbeau dit : « Plus jamais. »

XV

« Prophète », dis-je, « Prophète
Ou Démon, si la Tempête
T'envoya, mon âme est prête
Et t'appartient désormais.
Mais dis, dis-moi, je t'implore,
Est-*Elle* au ciel, ma Lénore?
Est-*Elle* en paix, ma Lénore? »
Le Corbeau dit : « Plus jamais. »

XVI

« Prophète », dis-je, « Prophète
Ou Démon, si la Tempête
T'envoya, mon âme est prête :
Elle est tienne, à tout jamais.
Mais, par le Dieu que j'adore,
Par ton Dieu, par le sonore
Ciel, verrai-je ma Lénore? »
Le Corbeau dit : « Plus jamais ».

XVII

« Que ce mot, sinistre bête,
Que ce mot, Démon, Prophète,
Soit le dernier! La Tempête,
La Nuit t'auront à jamais!
Roule avec la feuille morte,
Mes noirs remords pour escorte.
Va-t'en. Va-t'en de ma porte! »
Le Corbeau dit : « Plus jamais. »

XVIII

Et le Corbeau siège encore,
Sans bouger. Il siège encore
Sur le buste que Lénore
Ne reverra plus jamais.
Et ma lampe allonge l'ombre
Du Démon penché sur l'Ombre,
Et mon âme de cette ombre
Ne sortira plus jamais.

Source : Armand Godoy, *Traductions poétiques*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1961, p. 85-95.